

**Mythe, histoire et utopie dans le roman parabolique du XX^e siècle.
Modèles de la fiction parabolique européenne et sud-américaine dans
le roman roumain de l'après-guerre**

Alina CRIHANA

Université « Dunarea de Jos » de Galati, Roumanie

L'univers du roman n'est pas une réalité spontanément donnée, de même que les rapports sociaux ne sont pas l'expression de la providence ; le roman est une structure en évolution, un monde virtuel qui, grâce à la fiction, ressuscite une réalité immanente à l'homme, une métaphore de la situation de ce dernier, qui transcende le monde par le biais de l'imaginaire. (Kovač, 2002 : 63)

Sans partager les opinions des « mythiciens » du XX^e siècle, ni leurs méthodes d'investigation du champ littéraire, Nicola Kovač, l'auteur d'une étude récente sur *Le Roman politique*, a le mérite de souligner le paradigme auquel se subordonne le roman, l'« héritier spirituel du mythe et de l'épopée, dépositaire historique de leur caractère structural et formel ». (Kovač, 2002 : 59) En dépassant les limites du roman politique, les observations que l'on vient de faire sont parfaitement applicables à une formule fictionnelle qui a profondément marqué le paradigme romanesque moderne de la première moitié du siècle passé : la *parabole de la condition humaine*, dont les maîtres figurent parmi les grands rémythologisateurs de la modernité, tels que Th. Mann, H. Hesse, F. Kafka, etc. (On y ajoute les représentants du « réalisme magique » sud-américain, parmi lesquels on cite G. G. Márquez qui fera également l'objet de notre analyse, ainsi qu'un maître de l'« absurde » français, A. Camus.) C'est au fondateur de la mythodologie, Gilbert Durand, que revient le privilège de faire surgir, tout en prenant le contre-pied de tout positivisme critique, le rôle fondamental des romans modernes, en tant que « réinvestissements mythologiques plus ou moins avoués » (Durand, 1979 : 11), dans le « réenchantement imaginaire » (Durand, 1996 : 142) caractéristique de la culture contemporaine. A la fin d'une lecture mythocritique de quelques grands « récits

culturels » de la modernité, le repérage des structures mythiques et symboliques dont la redondance dépasse les frontières des oeuvres d'un auteur, celles des générations et même d'un espace culturel restreint, s'élargissant à l'imaginaire européen du XX^e siècle, amène le mythicien à subordonner ce dernier à un paradigme « synthétique », dont les traits particuliers annoncent « le retour d'Hermès ». La mythanalyse de ces structures de l'imaginaire met en lumière, par ailleurs, l'antagonisme entre le mythe « patent » de Prométhée, actualisé au niveau des métanarrations légitimatrices des institutions ou des idéologies, et le « contre-mythe » hermétique latent.

Dans les pages qui suivent, on tentera, tout en privilégiant la méthode durandienne, de mettre en évidence les « affinités » existantes entre quelques romans écrits par les auteurs cités *supra*, repérables dans les noyaux thématiques communs tributaires aux mêmes structures de l'imaginaire. Il s'agira aussi d'y déceler et de commenter les redondances (figures, décors, scénarios) qui s'actualisent, sur le plan thématique, dans la « méditation » romanesque sur le rapport entre le mythe, l'histoire et l'utopie. Ce travail se donne aussi pour but de souligner la subordination de quelques romans paraboliques roumains, écrits sous la dictature par les représentants de la génération des années '60, aux modèles mentionnés et d'identifier les rapports entre les fictions romanesques respectives et le contexte politique dont elles subissent la pression.

Rapprocher des oeuvres romanesques apparemment si différentes que celles des auteurs énumérés ci-dessus en faisant surgir les éléments qu'elles ont en commun, pourrait sembler une démarche comportant beaucoup de risques. Il s'agit non seulement de personnalités artistiques distinctes, mais on tient compte également des contextes socio-historiques particuliers, susceptibles d'exercer une pression sur le champ de la littérature, dans lesquels les romans respectifs « s'inscrivent ». Les différences repérables, à une analyse comparative, entre *La Montagne magique*, *Le Procès*, *L'Etranger*, *Le Jeu des perles de verre* ou *Cent ans de solitude* tiennent aussi à la formule narrative sur laquelle se fonde l'édifice romanesque, sans parler du type de rapport établi entre l'univers diégétique et le « réel » susceptible d'y être hypostasié, générateur de formes fictionnelles complètement distinctes. Si certains traits communs y sont pourtant décelables, il revient, tout d'abord, à une analyse des structures thématiques à les mettre en évidence. Une telle démarche est en mesure de souligner la

dépendance de tous ces romans d'un paradigme existentialiste responsable de leur organisation thématique autour d'un noyau commun : la *condition humaine*, se subordonnant le rapport entre l'individu (l'intellectuel ou l'artiste, en particulier) et une histoire aliénante, qui lui fait subir la tentation du refuge dans le mythe ou l'utopie personnelle.

L'homme en proie à une angoisse irrépressible engendrée par la prise de conscience de l'action néfaste du temps, son destin rapporté au Grand Mécanisme de l'histoire qui s'associe parfois les visages monstrueux d'un pouvoir oppressif et arbitraire, ses tribulations labyrinthiques dans un *monde-Léviathan*, dont les projections symboliques sont les univers concentrationnaires, ce sont quelques uns des thèmes majeurs d'un récit parabolique se fondant souvent sur le recours aux grandes constellations mytho-symboliques dérivées des archétypes de la condition humaine. C'est précisément cette vision de l'existence individuelle rapportée au cours de l'histoire qui fait que les formules romanesques mentionnées exercent une si grande fascination sur le roman roumain de la condition humaine écrit sous la dictature : tout en cachant un message politique subversif, les paraboles (qui se subordonnent, parfois, des *dystopies totalitaires*) de Sorin Titel, Octavian Paler, Petre Salcudeanu, Alexandru Ivasiuc, etc. s'interrogent sur la destinée de ces « étrangers » qui substituent à la prison du réel une cage dorée qui se veut la cité idéale.

Le type de héros autour duquel gravitent les scénarios diégétiques des romans cités (multiplié, dans *Cent ans de solitude*, dans des dizaines de « miroirs »...anthropomorphes) s'avère, à l'analyse mythocritique, une figure double qui réunit un aspect « solaire », celui du chercheur d'un idéal, un « chevalier » lancé dans une quête identitaire qui inclut la confrontation avec le « monstre » (celui-ci peut être euphémisé dans les figures séduisantes et néfastes du destin, telle *la femme fatale* de l'imaginaire décadent), et un aspect « chtonien » repérable dans sa fascination des « gouffres », de l'anéantissement. Cette vocation de la descente dans les ténèbres qui s'actualise dans le goût de la décadence (maladie, mort, nature artificielle ou dégradée, immoralisme, etc.) semble, au niveau patent, s'opposer à la rêverie ascensionnelle qui rappelle le titanisme prométhéen. Au niveau latent, les deux aspects s'avèrent complémentaires : ils se trouvent en équilibre compensatoire, donnant naissance à une

figure synthétique héritière d'Hermès.

Dans tous les cas, il s'agit de héros solitaires qui, au nom d'un idéal personnel, « refusent » le monde extérieur, tentant de se soustraire à la pression de l'histoire, en faveur d'un territoire de l'évasion, qui peut rappeler la régression mythique, plus ou moins masquée (comme dans le cas du premier José Arcadio Buendía, de Hans Castorp et des doubles « fictionnels » de Joseph Knecht), ou la cité idéale utopique (« une utopie de la raison » comme celle qui se dissimule dans la quête de la « loi » des héros kafkiens du *Procès* et du *Château* ou la Castalie du *magister ludi* de Hesse).

Il en est de même pour les héros de paraboles roumaines dont les trajets existentiels témoignent d'une vocation similaire de l'exil volontaire dans un espace (intérieur) sécurisant. C'est le cas du protagoniste sans nom de la parabole existentialiste de S. Titel, *Le long chemin du prisonnier*, qui « continue » l'odyssée interrompue du condamné du *Procès*, celui des héros aliénés d'O. Paler, comme le Professeur de *Viata pe un peron* [*La Vie sur un quai*, notre trad.], retiré dans une gare abandonnée, située aux confins d'un désert et d'un marais. Malgré les différences manifestes, un destin similaire ont les protagonistes des romans de Petre Salcudeanu, *Biblioteca din Alexandria* [*La Bibliothèque d'Alexandrie*, notre trad.] et d'Al. Ivasiuc, *Racul* [*L'écrevisse*, notre trad.]. Le premier roman, se situant décidément dans le sillage de la *Montagne magique*, place l'aventure existentielle de l'écrivain Petre Curta dans un décor concentrationnaire construit sur le modèle du sanatoire de Th. Mann, le second, tributaire aux fictions sud-américaines, décrit le *chemin au centre* d'un héros double, qui ressent douloureusement la nostalgie d'un paradis perdu (donc une régression mythique) et, également, la tentation du pouvoir absolu.

Tous ces héros, en tant que projections symboliques du fantasme de l'Artiste, semblent s'intégrer au même profil du créateur d'utopie qui, « comme le schizophrène accentue toutes les sources de conflits et se perd dans un autisme douloureux. » (Wunenburger, 1979 : 185) Cependant, une analyse des redondances des « figures mythiques » est à même de révéler dans tous les romans cités, par-delà cette vocation utopique, un mouvement affectif contraire perçu par les « étrangers » respectifs comme une modalité de libération : c'est comme chaque utopiste s'efforcerait, presque malgré lui, d'échapper à sa prison « dorée » qui subit un renversement, apparemment

paradoxal, se transformant dans son opposé. C'est ainsi que la cité idéale ou le paradis rêvé acquièrent un aspect qui les rapprochent à l'imagérie infernale : l'histoire semble alors prendre sa revanche sur l'exil utopique. La conscience du héros devient le terrain d'un *retour du refoulé* qui engendre une révélation, anticipée parfois à l'intérieur des rêves « initiatiques ». Les protagonistes de ces *quêtes* identitaires parviennent à découvrir, à la fin d'un itinéraire labyrinthique ou catabatique, le monstre ou le bourreau caché en eux-mêmes qui leur fait l'apprentissage de la « misère de l'utopie ». C'est, par exemple, le cas du héros camusien confronté à l'absurde du monde, qui, exilé volontairement dans un espace intérieur aliénant, arrive à la révélation douloureuse de son « inhumanité », tout comme les protagonistes des romans kafkaïens. Le soleil comme « figure » redondante, associée à des représentations de l'imaginaire décadent, telles que la mort de la mère, l'expérience érotique « perversie » que Meursault a avec Marie (le nom de sa maîtresse n'est pas dépourvu de signification symbolique) après les funérailles et, finalement, le crime qui déclenche la révélation, laisse deviner une ambivalence sémantique : par-delà le masque de l'astre levant (qui travestit une rêverie ascensionnelle), il cache l'aspect « maléfique et dévorant » du « soleil noir ». (Durand, 1984 : 168)

Sur le plan diégétique, le dédoublement de l'utopiste peut être reflété par la fascination qu'il éprouve vis-à-vis de modèles existentiels traditionnellement antagoniques : ces derniers peuvent être anthropomorphisés dans un « couple » de figures perçues par la conscience diurne comme opposées, mais qui dans le fantasme inconscient du héros sont réunies dans une image synthétique. Hans Castorp se « reflète » en même temps dans Settembrini et Naphta et l'échec de sa tentative de fuir l'histoire prend le visage de la *femme fatale* Clavdia Chauchat ; son héritier littéraire de la *Bibliothèque d'Alexandrie* découvre, vers la fin de son aventure existentielle entamée dans le sanatoire de tuberculeux, le « loup » qui vit en soi (tout comme Harry Haller) : l'échec de son utopie qui s'associe, ici, à la nostalgie du paradis perdu, y devient « visible » dans les renversements symboliques des deux types de « maternelisation », utopique et mythique (Wunenburger, 1979 : 179-180). A la perte de sa femme qui témoigne de l'échec de l'utopie messianique s'ajoute l'expérience érotique ratée avec la soeur *Nana* (la femme aux seins coupés, évoquant la figure de la maternité perversie) :

l'image *en abyme* des deux figures symboliques est le décor du *paradis dévasté* par les loups que Petre Curta avait nourris avec les restes du repas des tuberculeux. L'éparpillement des illusions liées au territoire de la perfection qu'a pu paraître Castalie à Joseph Knecht (figure également double qui réunit *magister ludi* et Dasa) est illustratif pour le thème envisagé : sa « longue et rectiligne vie [...] se termine aussi par un échec de la doctrine du jeu des *Perles de Verre*. » (Durand, 1979 : 265)

L'histoire triomphant de la regression mythique et de l'autisme utopique, repérable dans les figures de la condition humaine située sous le signe du jeu illusoire de Maya (pour reprendre les termes utilisés par Durand au sujet des leçons paraboliques de Hesse), est l'un des thèmes essentiels des *Cent ans de solitude* : la matrice sémantique du scénario de l'utopie messianique dont les protagonistes sont les hommes du clan Buendía commençant avec le découvreur du paradis macondien, José Arcadio, y est sans cesse soumise à des renversements. Par ailleurs, toute représentation de l'imaginaire paradisiaque qui annexe les figures de la maternalisation utopique y fait l'objet d'un redoublement par son complément décadent : ce dernier sera anthropomorphisé dans les figures euphémiques des *femmes fatales* (telles que la belle Remedios, Petra Cotes, Pilar Ternera ou Amaranta Ursula, l'amante d'Aureliano Babilonia) et des mères castratrices. Tel est l'aspect « chthonien » de la Grande Mère Ursula, la fondatrice du clan qui s'éteindra avec la mort de l'enfant à queue de cochon, le fils d'un utopiste (Aureliano Babilonia, l'héritier de l'alchimiste Melchiades) et d'une « vierge sanglante » (Amaranta Ursula, la figure synthétique qui réunit les mythes de la stérilité et de la maternité, projetés dans son arrière tante et son arrière grand-mère). Le paradis macondien de *Cent ans de solitude* est condamné à la destruction, tout comme les rêves utopiques de ses héros, qui ne peuvent survivre qu'à l'intérieur de la fiction livresque : telle est la leçon quichottesque dissimulée dans la fin apocalyptique (c'est-à-dire révélatrice) du roman.

Un traitement similaire de la pensée utopique, dont on dénonce la « morbidité », fait l'objet de la méditation parabolique dans un roman roumain qui se situe dans le sillage des fictions sud-américaines, y compris le modèle Márquez (en particulier, *L'Automne du patriarche*). *L'écrevisse*, la dystopie totalitaire d'Alexandru Ivasiuc, met en fable le trajet prototypique d'un héros qui expérimente la *descente aux enfers* suivie

d'une révélation amère : celui-ci découvre le bourreau caché en soi, sous le masque prométhéen (et messianique, également) du sauveur d'une collectivité opprimée. Sur le plan manifeste de la parabole, Miguel, ancien participant aux mouvements de la gauche révolutionnaire, devenu, au présent de la narration, le secrétaire du dictateur Don Athanasios, est déchiré entre deux pulsions contraires : la vocation de l'exil dans un territoire mythique, l'espace intérieur hanté par le fantasme du temple situé au milieu de la jungle et par les souvenirs d'un paradis enfantin perdu à jamais, mais aussi la volonté dévorante du pouvoir ; cette dernière, qu'il s'efforce en vain à refouler, fait du héros un double du tyran. Au niveau latent, la redondance des figures symboliques du double met en lumière l'appartenance du protagoniste de la *quête* labyrinthique à un régime synthétique, caractérisé par l'effondrement de tout antagonisme : Miguel est, en même temps, le bourreau et la victime, Don Quichotte et « l'écrevisse ». Tout comme dans les romans cités *supra*, le destin de l'utopiste y constitue le prétexte d'une mise en question de l'utopie et de la mythologie légitimatrice que l'individu se construit afin de justifier son incapacité d'engagement dans l'histoire et les stratégies défensives qui en résultent. Au sein même de l'espoir utopique habitent les germes du décadentisme : cette dynamique des structures de l'imaginaire révèle, par-delà le scénario patent de la quête doublée du combat héroïque, le « contre-mythe » latent dont le protagoniste est en proie de la fascination du Mal.

C'est le « message » que travestissent toutes les fables des romans paraboliques écrits par les représentants de la génération des années '60, malgré la mythologie militante de leurs auteurs. Projection plus ou moins « latente » du destin d'un Artiste auquel le prestige éphémère conféré par un pouvoir politique impatient de se voir symboliquement légitimé ne peut pas réprimer un sentiment aigu de culpabilité, le saga du héros *double* de la parabole roumaine se révèle celle d'un « étranger » dans un monde atteint de « la peste ». La prise de conscience de l'absurdité du monde que ce « tueur du monstre (intérieur) » ressent comme un effet collatéral de son refus (ou incapacité) de l'action est à l'origine d'un perpétuel malaise : « la nausée » naît d'une intériorisation de la crise historique dont le dilemme identitaire du héros sert de miroir. Sa *quête*, comprenant des catabases et anabases successives à travers une anamnèse investie de la fonction d'un exorcisme, est souvent l'expression de la révolte contre une

existence épuisée sous le signe de l'automystification. Plongé dans le spectacle grotesque d'un monde (qui témoigne d'un imaginaire baroque multipliant les métamorphoses, les masques, les déguisements) dystopique, ce Quichotte / Hamlet luttera, évidemment, avec les armes de ses ancêtres...littéraires : exilé dans son utopie personnelle ou lancé dans l'exploit contre les bourreaux de la mémoire, il défendra toujours cette cité de la vérité individuelle où le Dogme, « la petite mère de l'Histoire », perd tout pouvoir.

Ce qui rend possible la conservation de cette liberté (on se souvient de l'idée sartrienne conformément à laquelle aucun bourreau ne saurait agir sur la liberté de l'autre) est, pour les héros des romanciers cités, la nécessité entendue d'assumer une responsabilité qui refuse à l'Histoire l'emprise sur le destin individuel. La conscience aiguë de la « condamnation » de l'individu à la liberté, par dessus de l'aliénation générée par le mensonge quotidien, est inséparable de la vocation de l'engagement. Cet engagement, en tant que projection du militantisme authentique, toujours masqué dans la vie publique par l'écrivain confronté à la censure, est l'antidote contre « la mort psychique ». Telle est l'« idéologie » que propose, manifestement, la parabole politique des dernières décennies de la dictature, qui présente beaucoup d'affinités avec celle des modèles romanesques commentés en haut. Seule l'analyse mythocritique est à même de déconstruire cette mythologie de surface. On dirait que, sous le masque du héroïsme quichottesque dérivé d'un prométhéisme romantique, mais aussi d'une vocation messianique contaminée par l'utopie livresque (il ne faut pas oublier que les auteurs de romans politiques de l'époque se sont construits, eux-mêmes, une mythologie légitimatrice, celle de la « résistance par l'écriture »), se cache un complexe du « salaud » qui engendre une angoisse s'appuyant sur l'impossibilité de refouler complètement la « mauvaise foi ». La fable romanesque contaminée par le mythe s'avère un miroir renversé des profondeurs du pacte que l'Artiste fait avec le pouvoir totalitaire.

Bibliographie

- CAMUS, A. (1942) *Le Mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, Gallimard, Paris.
- CHAUVIN, D., SIGANOS, A., WALTER, P. (dir.) (2005) *Questions de mythocritique: dictionnaire*, Imago, Paris.
- DURAND, G. (1979) *Figures mythiques et visages de l'oeuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, Berg International, Paris.
- DURAND, G. (1984) *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Bordas, Paris,.
- DURAND, G. (1986) « Les mythèmes du décadentisme », in *Décadence et apocalypse*, Université de Bourgogne, Dijon.
- DURAND, G. (1994) *L'imaginaire. Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Hatier, Paris.
- DURAND, G. (1996) *Introduction à la mythodologie. Mythes et sociétés*, Albin Michel, Paris.
- KOVAC, N. (2002) *Le Roman politique. Fictions du totalitarisme*, Michalon, Paris.
- SARTRE, J.-P. (1943) *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Gallimard, Paris.
- SIRONNEAU, J.-P. (1982) *Sécularisation et religions politiques*, Mouton, La Haye-Paris-New York.
- WUNENBURGER, J.-J. (1979) *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, Jean-Pierre Delarge, Editions Universitaires, Paris.
- WUNENBURGER, J.-J. (2001) *Imaginaires du politique*, Ellipses, Paris.